

Académie d'architecture

13 octobre 2021

Par Emmanuel Caille

J'aimerais tout d'abord remercier l'Académie pour m'avoir invité à la rejoindre en tant que membre associé, et particulièrement Mireille Gruber et Benjamin Mouton qui m'a parrainé et si avantageusement présenté...

J'ai bien conscience que si vous m'avez invité à rejoindre le cénacle de cette académie, c'est moins en tant qu'architecte qu'en tant que critique et éditeur. Et pourtant - et c'est très clair pour moi – je me considère avant tout comme architecte.

Je vais essayer en quelques mots d'aborder les relations qu'entretiennent avec la posture d'architecte, l'écriture, la critique et la presse, trois choses différentes et qui peuvent n'entretenir entre elles aucun rapport.

*

Agir en architecte

En 1962, Jean-Luc Godard déclarait aux cahiers du cinéma :

« Nous nous considérons tous, aux Cahiers, comme de futurs metteurs en scène. Écrire, c'est déjà faire du cinéma, car, entre écriture et tourner, il y a une différence quantitative, non qualitative. En tant que critique, je me considérais déjà comme cinéaste. Aujourd'hui, je me considère toujours comme critique. Au lieu de faire une critique, je fais un film, quitte à y introduire une dimension critique. Je me considère comme un essayiste, je fais des essais en forme de roman, seulement je les filme au lieu de les écrire. »

Pour le paraphraser, je dirais que pour moi aussi, « écrire, c'est déjà faire de l'architecture ». Ou plus précisément : « exercer son sens critique envers le monde habité qui nous entoure, c'est déjà faire de l'architecture. »

Ce rapprochement relève cependant de deux ordres très différents :

- 1- L'un relève très concrètement du processus même de la création architecturale et peut-être lui-même scindé suivant deux modes de relation très différents : le rapport entre critique et architecture et le rapport entre écrivain et architecture.

2- L'autre relève davantage du rôle social dans lequel praticien ou critique peuvent s'engager pour agir en architecte.

1

Écrire en architecte

Le critique est-il un architecte ?

J'imagine que pour les architectes qui enseignent le projet, ce rapport est assez évident. Faire projet, ce n'est pas seulement créer un bel objet où formes, matières et lumières nous émeuvent par le jeu savant qui les rassemble... ou plutôt, cette célèbre définition, si belle soit-elle, est très partielle. Et Le Corbusier a prouvé bien des fois – que l'on songe seulement à Ronchamp - que son art ne se limitait pas à cette séduisante définition. Qu'est-ce que faire projet ? C'est porter un regard critique sur un lieu - quel qu'en soit la valeur, beau ou laid - pour imaginer les potentialités d'y habiter mieux. Qu'il s'agisse de construire dans un milieu naturel préservé ou dans un contexte très urbanisé. Dès lors, agir en architecte, c'est d'abord apprendre à connaître un lieu, y exercer son sens critique pour comprendre pourquoi il dysfonctionne ou au contraire comment y intervenir sans nuire à son harmonie. Cette analyse doit aussi s'exercer sur le programme, car si l'architecte se doit *a priori* de respecter la commande, on sait aussi que cet accord tacite est un peu une fiction nécessaire pour engager le projet. Car ce n'est qu'après une analyse critique du contexte – topographique, historique, anthropologique et climatique – que le programme trouve ou non sa légitimité.

Si je me permets d'énoncer ces quelques évidences sur ce qui - en tous cas pour moi - fonde l'architecture, c'est pour mettre en évidence la similitude entre « l'architecte critique » et « l'architecte praticien ». Entre les deux postures je n'établis pas de parallèle, je pense qu'elles sont par essence les mêmes. Évidemment, cette similitude s'arrête à un moment crucial du processus de projet : celui où l'on commence à dessiner.

Si on voulait pousser jusqu'à l'absurde cette manière d'envisager le projet, on pourrait dire que ce que dessine la main est entièrement déterminé par

l'exercice critique qui le précède. N'est-ce pas d'ailleurs un peu ce que prétend faire l'architecture paramétrique lorsqu'elle rassemble sous un même logiciel toutes les données de contexte, de programme, de réglementation et d'économie pour produire un objet totalement prédéterminé ?

Sans entrer dans ce débat, ce qui fait de cette manière d'envisager le projet une vision partielle et simpliste, c'est que le travail du projet par le dessin itératif - comme le texte dans le processus d'écriture – est un processus essentiel de son élaboration.

L'écrivain peut-il écrire en architecte ?

Mais on pourrait établir un autre rapport très étroit qui se noue parfois entre le projet et l'écriture. Si je dis *parfois* c'est parce que ce lien est rare, mais lorsqu'il advient, il peut aussi être d'une puissante intensité. Par écriture, je n'entends pas ici *commentaire*, *analyse* ou *critique*, mais bien de ce que l'on entend par *littérature*. Très rares, bien sûr, sont les architectes dont on peut dire qu'ils sont aussi des écrivains.

Le plus simple est peut-être de vous lire deux courts extraits :

"Dès le premier soir on avait poussé la table sous l'abri du portique, en plein air. Un banc - une planche clouée sur deux pieux fichés dans le sable - a pris une place définitive. Ah, ce banc est en juste place ; c'est là qu'on s'assied quand on est "à la maison" ; c'est un monument, ce banc."

Une maison, un palais, 1928, p. 50 ces lignes de Le Corbusier évoquent des maisons de pêcheur en Aquitaine, autoconstruites de manière précaire.

Et cet autre extrait dont j'ai dû couper quelques passages pour ne pas être trop long. Un texte qui illustrerait par ailleurs parfaitement le processus des *correspondances* baudelairiennes.

« Nous étions à l'aplomb d'une pile à étrave du pont médiéval qui franchit le Tarn quand des hérons cendrés sont apparus poursuivant leur vol sous l'arche au-dessus de l'ondoiement des carpes. C'est une polyphonie qui a soudainement éclaté. Vivant parmi les créatures vivantes, je suis entré en résonnance avec leur propre rythme et c'est un espace compté à partir de moi

qui s'est mis à vibrer. Je l'inhalais ; ma respiration s'en est trouvée affectée. La montagne de briques jusqu'à maintenant inerte s'est emportée. J'étais soumis à toutes les vibrations des créatures, les tours cylindriques énormes qui épaulent les parements du palais ont donné le tempo. Entre les appuis jouant une basse continue, des arcs comme des signes de liaison sur des portées musicales ont pris leur envol. Le mouvement d'aile avait agi comme un diapason. Le paysage m'est devenu intime. C'est là qu'autrefois mes enthousiasmes d'architecte étaient nés. Sur mes pages de carnet, des arcs s'élançaient depuis d'autres arcs. (...)

Les idéalités mathématiques construisaient des formes splendides que j'avais dessinées, au début de mes études, avec application. Aujourd'hui, la pulsation d'une aile avait provoqué en moi un ébranlement affectif. J'avais part à la vie. Une mathématique charnelle naissait en moi dans les turbulences du Tarn, les irisations d'une éclaircie, la gamme chromatique des briques.

Les gerbes d'au légèrement arquées, le doux frisson du plaisir qui a envahi mon corps ont emporté dans leur rythme silencieux la montagne bâtie qui était en contre-jour et dont seuls les cylindres étaient soulignés d'une clarté poudreuse. (...)

J'avais part à la construction de ce chef-d'œuvre. J'étais le héron perché, ma respiration se faisait légère. (...)

Parce qu'il y avait mon regard qui s'était mis en mouvement, parce qu'il y avait l'eau ondoyante de la rivière, l'étalement du reflet, l'absorption de la lumière dans l'ombre des piles, le chuintement des biefs d'aval et le reflet irisé, toute chose faisaient écho, et m'entraînait dans la grande symphonie que jouait l'architecture.

Cette matinée avait réveillé en moi un enthousiasme oublié. Le souvenir d'un lieu visité il y a longtemps m'avait pénétré si profondément qu'il était tapi au plus profond de ma mémoire. (...)

Mais l'ouvrage qui en était sorti, c'est celui où sont imprimés tous mes travaux. Je le savais dans ce matin fluide et aéré, je l'avais gravé il y a des années ici même. »

*Vous avez peut-être reconnu le style inimitable d'Henri Gaudin dans ce texte extrait de *Hors les murs* paru en 2012 et dans lequel il décrit l'une de ses dernières visites à la cathédrale d'Albi. (Nicolas Chaudin éditeur).*

Si ces deux textes ont pour sujet l'architecture, ce n'est pas ce qui les rapproche de l'art de l'architecte. Il faut distinguer le sujet – ou commentaire – de l'écriture elle-même.

Ce qui en fait de l'architecture, c'est la puissance même de la parole qui parfois emprunte le même mouvement que celui du projet : En embrassant la réalité qui s'offre à nous, en laissant entrevoir dans le chaos du monde l'harmonie du rapport des choses entre elles, le regard poétique que portent ces architectes écrivains, rend désirable par les mots la potentialité de cette utopie.

À n'en pas douter, lorsqu'ils écrivent ces textes, Le Corbusier et Henri Gaudin sont déjà dans le projet, on entrevoit clairement dans leurs mots comment, en décrivant ces lieux qui ont frappé leur imagination, la matière dont ils sont faits, la lumière qui les rend vivants et la manière dont les hommes l'habitent, comment, à partir de cette expérience, ils fondent ce qui pour eux doit faire architecture.

Voilà sommairement ce qui, me semble-t-il, réunit écriture et architecture.

Pour le critique, c'est une question d'attitude devant les questions que le monde pose à l'architecture. Et l'écriture n'est alors que le medium.

Pour l'écrivain, la relation est d'un autre ordre : c'est davantage les mots qui par leur force poétique, portent en eux-mêmes la potentialité de l'architecture.

2

Pour une culture architecturale

Pour évoquer le deuxième point, permettez-moi dans un premier temps d'élever le débat... à une altitude d'environ 2000 pieds et de vous raconter une expérience récente, une de celles que beaucoup d'entre vous ont déjà dû vivre. Début septembre, quelques jours avant la réunion du jury final du Prix d'architectures, je revenais de Nice où j'avais été visiter l'IMRED, le magnifique bâtiment de Marc Barani. L'airbus amorçait sa descente sur Orly.

Dans la torpeur mélancolique qui accompagne ces retours, j'observais par le hublot le paysage de cette grande banlieue sud de Paris où la Seine a façonné une géographie somptueuse. Très vite, je dois avouer, à la mélancolie succéda l'accablement, puis bientôt la colère : tout, absolument tout ce que je regardais me paraissait accompli avec la plus coupable désinvolture. Des lotissements entaillant sauvagement la forêt de Sénart, des voies de circulation détruisant

des vallées, des parcellaires déterminés par le rayonnement des ronds-points, des ensembles d'habitation rejetés aux confins des zones commerciales... enfin, toute ce fatras de médiocrité que vous connaissez tous, mais rassemblé ici par l'implacable vertu de la vision aérienne en un impitoyable tableau.

Passée la colère, tout architecte ne peut s'empêcher de se demander ce qu'il peut faire ? Mais très vite, l'étendue du désastre nous fait prendre conscience qu'un architecte, aussi génial soit-il, à son échelle d'intervention, ne pourra pas faire grand-chose.

On sait que le territoire d'action de l'architecte concernera de moins en moins les paysages dit naturels - qu'il s'agit désormais de laisser en l'état - et les paysages patrimoniaux anciens sur lesquels il faudra certes toujours intervenir mais pas massivement. Et c'est donc dans les territoires suburbains et là où les campagnes sont à leur tour gangrénées par cette urbanisation sauvage (quoique parfaitement encadrée par la loi !) qu'il nous faudra désormais agir.

Alors comment en est-on arrivé à cette catastrophe ? Dans un pays où la puissance publique contrôle en principe toute construction, dans un pays qui possède de nombreux architectes, paysagistes et urbanistes qualifiés. Peut-être faut-il oser aborder un problème que l'aréopage que vous formez ce soir et plus généralement à l'académie, ne peut se permettre d'évoquer publiquement...

Permettez-moi cependant d'exposer très brièvement ce mécanisme que vous connaissez tous. Qui, en dehors des grandes métropoles, est responsable de ce que deviennent nos paysages ? Généralement des promoteurs privés soumis à des édiles qui n'ont aucune culture urbaine ou architecturale et qui par cette ignorance, sont aisément manipulables.

Ces promoteurs et ces maires sont-ils seuls responsables ?

Sans doute en connaît-on quelques vertueux, mais on sait que leur formation est exempte de toute culture architecturale et urbaine. D'autre part, et ils ne s'en cachent pas, s'ils font profession de promoteur c'est avant tout pour générer des profits comme ils le feraient avec de la lessive ou de la charcuterie. Contrairement aux architectes dont les actes les engagent pour des générations, ceux des promoteurs ne les engagent que pour le temps de la commercialisation de leurs « produits ».

Le problème, c'est que pour construire ces opérations rapidement conçues, suivant des stéréotypes issus d'un marketing indigent, faites à l'économie

suyvant les critères de rentabilité des promoteurs, il y a pléthore d'architectes prêts à signer des contrats, certes peu rémunérateurs, mais demandant si peu d'études... ce système engendre une logique de médiocrité :

Moins l'architecte a de convictions, moins il défend les valeurs architecturales, plus il plaira au promoteur.

Si la charge est vive, peut-on cependant reprocher aux promoteurs d'agir contre des valeurs dont ils ne se réclament pas ? À l'inverse, les architectes qui, soit par manque de talent, soit par vénalité, soit par désinvolture et parfois aussi malheureusement par découragement, cautionnent cette industrie mortifère, ne sont-ils pas davantage responsables de la médiocrité des paysages actuels ?

Si je rappelle en quelques mots cette situation, c'est pour en venir à une question : Que pouvons-nous faire ? Comment agir en architecte sur le monde ?

Pour un praticien, c'est lutter à sa micro échelle pour imposer ses convictions par le projet lui-même. Mais pour fondamentale et concrète qu'elle soit, cette attitude ne modifiera la situation que si des milliers d'architectes agissent avec les mêmes convictions et autant de talent. Je pourrais évoquer aussi le rôle des architectes conseils. Mais on sait que malgré leur engagement et leur courage et malgré quelques victoires, leurs pouvoirs sont souvent dérisoires.

Voilà pour les praticiens, mais les critiques et plus généralement la presse et les éditeurs peuvent-ils faire quelque chose ?

Ce n'est bien sûr pas à moi de dire pour quelles raisons il y a tant de médiocrité dans notre profession. Ce que l'on sait, c'est que beaucoup de jeunes diplômés sortant des écoles, avec une formation dont nous conviendrons qu'elle ne peut-être qu'inachevée au bout de 5 années, n'accéderont plus jamais à la culture architecturale. Soit par un manque d'intérêt, soit le plus souvent parce qu'elles ou ils sont noyés dans un métier qui les contraint au plus trivial pragmatisme. Ce que je peux vous dire en tant qu'éditeur - et je pense que mes confrères qui m'ont fait l'amabilité de venir ce soir - ne me contrediront pas, c'est que nous nous adressons à une faible part de la profession et à une encore plus infime part de la société.

Rassurez-vous, je ne vais pas prétendre que des architectes sont incompetents parce qu'ils ne lisent pas *d'a*, *l'Architecture d'Aujourd'hui* ou *amc*, ce qui déjà commencerait par offenser injustement beaucoup d'entre vous ce soir...

Là où je veux en venir, c'est qu'en dehors des maisons de l'architecture, des CAUE et de quelques lieux dédiés – La Cité de l'architecture, l'Arsenal, arc-en-rêve – le seul lien qui pourrait relier ces praticiens, les édiles, les maîtres d'ouvrage, les promoteurs ou les aménageurs aux cultures architecturales est la presse.

Alors pardonnez-moi si je profite de cette tribune pour faire un discours pro domo mais, j'ai toujours pensé que la presse d'architecture devrait avant tout être un outil pour tous les acteurs du cadre bâti... la raison d'être des revues n'est pas à mon sens de devenir des recueils de tubards ou un palmarès, même si c'est souvent ainsi que les architectes et les étudiants les perçoivent.

C'est à rendre vivants la recherche, les expérimentations, la théorie (si tant est qu'il y en ait encore) que les revues doivent œuvrer. C'est dans leur faculté à alerter sur les impasses de certaines pratiques ou sur ce qui cherche à discréditer le rôle de l'architecture que les revues peuvent aujourd'hui trouver leur légitimité.

Rassurez-vous, J'ai parfaitement conscience que notre influence demeure très modeste, mais je suis convaincu que pour faire émerger de bonnes pratiques, pour que les architectes anticipent - plutôt que s'adaptent - aux nouveaux défis, il nous faut informer, enquêter et exercer notre sens critique. Et la presse se doit d'élargir le cadre purement professionnel qui assujettit tant les praticiens.

Agir en architecte, c'est faire prendre conscience que sans vision holistique des questions qui engagent notre façon de rendre habitable ce monde, il est difficile de faire émerger des solutions acceptables par tous, il est difficile d'anticiper ce que seront les défis de demain qu'affronteront des bâtiments conçus aujourd'hui.

Certes, c'est dans l'accomplissement d'une pensée qui se concrétise jusque dans l'achèvement d'une construction que l'architecture s'épanouit. Mais il y a aussi d'autres manières d'agir en architectes et c'est bien ainsi que j'espère contribuer, à ma modeste échelle, mais non sans une naïve ambition, à embellir le monde.